

ries, des cours et des expériences, sur le vent qui passe, sur l'air qui souffle, sur l'aile du caprice qui lui effleure le front en passant. Journée pleine et vide, grosse de désirs, d'aspirations, de résolutions, qui semble remuer avec ce qu'elle se promet de plaisirs sérieux et de distractions philosophiques, économiques même, la table d'une Encyclopédie! Un méchant, qui est à peine un caricaturiste, l'a esquissée d'après nature, cette journée d'une femme de la fin du siècle, et il va nous en peindre le train, la fièvre, les zigzags, les arrêts à moitié chemin, la folie courante et à bâtons rompus. La femme sort; elle passe prendre le chevalier, elle l'enlève: il l'accompagnera au cours d'anatomie où elle va. En route, elle rencontre la marquise, qui a besoin de la consulter sur la chose du monde la plus essentielle, et qui la mène chez sa marchande de modes. A trois portes de la marchande de modes, le chasseur du baron aborde la voiture de ces dames retardée par un embarras: c'est le baron, qui leur propose de voir de nouvelles expériences sur l'air inflammable. « Je n'aime rien tant, répond la femme, mais vous me garantissez qu'il n'y aura point de détonations. Montez baron ». Et le baron jette au cocher: « Rue de la Pépinière! » On arrive. « Je vous laisse, dit la femme; il est tard, et je manquerais mon cours de statique. Chevalier, serez-vous des nôtres? » Près de l'Arsenal: « Germain, voici l'adresse imprimée. » On commence à rouler. Mais voici de jolies perruches: il faut arrêter pour les regarder, leur parler; le marchand engage les dames à entrer pour voir un superbe perroquet disant, à ce qu'il assure, des polissonneries qui attireraient trop de monde autour de la voiture. « Oh!

descendons, ma chère, nous nous amuserons comme des dieux! » On achète le perroquet. Une berline passe. La femme crie à l'homme qui est dedans: « Un mot. Où courez-vous, comte? — Je vais voir l'imprimerie des aveugles. — Unique! délicieux! charmant! Courons y tous! » Mais en chemin, la femme demande au comte si c'est cette berline qu'il avait le jour où il l'a conduite voir le tableau de Drouais: voilà la marquise enflammée par la description du tableau, qui veut absolument le voir. On se dit que les aveugles imprimeront encore longtemps, que le tableau peut disparaître d'un moment à l'autre: « Chez Drouais! » On s'est mis à causer peinture, le chevalier avoue qu'il peint: aussitôt l'idée prend aux femmes de surprendre ses portefeuilles en désordre et de juger ses fleurs. « A la Barrière Blanche! » Les chevaux tournent et repartent. « Eh! bon dieu! à propos de fleurs, reprend la marquise, on est venu me dire que le grand cierge serpenteur du jardin du Roi est fleuri, ce qui n'aura lieu que dans trente ou quarante ou cinquante ans peut-être... Si c'était le dernier moment, nous l'aurions manqué pour la vie. » Et du Jardin des Plantes, l'on revient encore, avant d'être arrivé, à un architecte de Parthénion qui demeure rue des Marais, de l'architecte à un stucateur du boulevard de l'Opéra, du stucateur à Réveillon, de Réveillon à Desenne pour prendre des brochures. Au bout de quoi le chevalier dit à la dame: « Vous vouliez aller au Lycée... » C'est le mot final de la journée (1).

Point de repos, point de silence, toujours du mou-

(1) Éloge philosophique de l'Impertinence, ouvrage posthume de M. de la Bractéole, à Abdère, 1788.

vement, toujours du bruit, une perpétuelle distraction de soi-même, voilà cette vie. La femme ne veut point avoir une heure de recueillement, un instant de solitude. Et même aux heures où le monde lui manque, aux heures où elle est menacée de retomber sur elle-même, il lui faut à côté d'elle, sous la main, quelque chose de vivant, de bruyant, d'étourdissant. Il faut, pour lui tenir compagnie et l'empêcher d'être seule, le jeu et le tapage d'animaux familiers. Ici c'est un singe, la bête d'élection et d'affection du dix-huitième siècle, la chimère du Rococo, un sapajou qui prend le chocolat avec sa maîtresse en face d'un perroquet. Là, capricieux et leste, sautillant comme une phrase de Carraccioli, un écureuil court sur le damas d'une ottomane et grimpe à la rocaille d'un lambris. Les chambres à coucher et les salons se remplissent de ces jolis angoras gris dont madame de Mirepoix s'entoure, qu'elle installe sur sa grande table de loto, et qui poussent de la patte les jetons à leur portée (1). Et quelle femme n'a au moins un chien ? un chien chéri, gâté, qu'on couche avec soi, qu'on fait manger sur son assiette, auquel on sert un filet de chevreuil, une aile de faisan, ou une carcasse de gelinotte (2), épagneul ou doguin qui règne en maître sur les oreillers et les coussins, levrette blanche ou chienne gredine dont on dit, lorsqu'elle n'est plus : « Ma pauvre défunte Diane ou Mitonnette (3) !.. » Et quel amour, que de soins pareils à ceux de Marie Leczinska se relevant cent fois la nuit pour chercher sa chienne (4) ! A

(1) Souvenirs par M. de Lévis.

(2) Les Numéros. Amsterdam, 1782, vol. 1.

(3) Lettres de madame du Deffand, vol. III.

(4) Mémoires et journal du marquis d'Argenson. Jannet, 1857, vol. I.

panser de petits chiens, Lionet gagnait un château et une belle terre : on l'appelait Monseigneur en Bourgogne (1). Et quelles belles éducations ! Il semble que ces bêtes prennent, entre les mains de leurs maîtresses, quelque chose de leur cœur ou de l'esprit du temps : Patie, le chien de mademoiselle Aissé, est toujours à la porte pour attendre les gens du chevalier ; le chien de M. de Choiseul, Chanteloup, suit madame de Choiseul au couvent (2), et la princesse de Conti dresse le sien à mordre son mari (3) ! Intelligence, caresses, immortalité même, rien ne manque dans le dix-huitième siècle à tous ces jolis petits animaux domestiques, bêtes frottées de grâce à peu près comme l'abbé Trublet était frotté d'esprit. Le *Mercur* est rempli des élégies que leur mort inspire. De leur vivant ils sont fameux, ils ont un nom et une généalogie : c'est Filou, le chien du Roi ; c'est Pouf, le petit chien de madame d'Épinay, fils de Thisbé et de Sibéli, qui manque un moment de brouiller la Chevrette et le Grandval (4). On les fait dessiner, on les fait graver. Cochin donne à la postérité les chats de madame du Deffand. Les chiens de madame de Pompadour n'ont pas seulement l'honneur de l'estampe : ils ont la gloire de la pierre gravée. Poètes, artistes et peintres les chantent ou les représentent au-dessous d'un nom ou d'une figure de femme ; et n'est-ce pas l'image de leur fortune que ce chien de la *Gimblette* peint par Fragonard, modelé par Clodion, dans le cadre d'un conte de Lafontaine ?

(1) Les diners de M. Guillaume, 1788.

(2) Correspondance secrète, vol. 18.

(3) Mémoires du comte de Maurepas. Buisson, 1792, vol. I.

(4) Mémoires de Diderot. Paris, Garnier, 1841, vol. I.

Cependant, malgré tout, des heures restent à la femme qui seraient bien vides, si la femme ne leur donnait un emploi physique, presque machinal. Au logis, au coin du feu où la tient un mauvais temps d'hiver, un accès de paresse, dans le salon même où elle va s'établir toute une soirée, elle a besoin d'un de ces travaux qui occupent dans tous les temps les mains et les yeux de son sexe : petits ouvrages ne demandant à la femme qu'une attention d'habitude et sans réflexion, passe-temps de son loisir qui est la contenance de son activité. Il y a au dix-huitième siècle une grande imagination de ces menues occupations de la femme : elles naissent comme une mode, elles se répandent comme une épidémie, elles disparaissent comme un engouement; un caprice les apporte et les emporte. Sous la Régence, la fureur est de découper. Toutes les estampes passent à la découpe, celles-là surtout qui sont enluminées, et le désœuvrement de la femme taille aux ciseaux les plus belles, les plus vieilles, les plus rares, des estampes de cent livres pièce (1); une fois découpées, on les colle sur des cartons, on les vernit et on en fait des meubles et des tentures, des espèces de tapisseries, des paravents, des écrans. Folie générale, grand art que cet art des découpures! Crébillon ne manque pas de le faire appeler le chef-d'œuvre de l'esprit humain par le sultan Schah-Baham; et cet art ne va-t-il pas avoir en ce siècle son grand homme et son génie dans le fameux Huber, le Watteau, le Callot, et le Paul Potter du découpage improvisé?

(1) Lettres de mademoiselle Aissé.

Quand les découpures ont fait leur temps, arrive en 1747 l'invasion des pantins et des pantines, des petites figures de carton dont un fil remue les bras et les jambes. Point de cheminée qui n'en soit garnie; c'est l'étréne demandée par toutes les femmes et toutes les filles, et partout les petites figures s'agitent sur l'air de la chanson :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire,
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant!

Partout dansent et *pantinent* les Scaramouches, les Arlequins, les mitrons, les bergers, les bergères, un peuple de comédie et d'opéra en miniature, pantins de toutes sortes et à tout prix, depuis le pantin de vingt-quatre sols jusqu'au pantin de quinze cents livres que madame la duchesse de Chartres fait dessiner et peindre à Boucher lui-même (1). — Dans la vogue des pantins passe, en 1749, la vogue des cheminées à la Popelinière, petites cheminées avec une plaque qui s'ouvre : un amusement fait d'un scandale. — A quelques années de là, en 1754, une brochure prend cette singulière date de publication : *L'an 42 des bilboquets, 8 des pantins, 1 des navets* (2). Nous apprenons là que la mode des bilboquets, signalée par mademoiselle Aissé avant la mode des découpures, est déjà vieille d'un demi-siècle et que les pantins ont fait place à une nouveauté. Collé va nous donner le secret de cet amusement singulier, dont l'idée fut peut-être donnée à la femme par l'usage de

(1) Journal historique de Barbier, vol. III.

(2) Déclaration de la mode.

porter ses bouquets au bal dans une espèce de petite bouteille de fer blanc couverte de ruban vert, et de les garder frais en les tenant dans l'eau (1). Cela consistait à creuser un navet et à faire entrer dans le creux un ognon de jacinthe, et le tout mis dans l'eau, le plaisir était de voir croître les deux plantes ensemble et l'une dans l'autre, la jacinthe poussant ses fleurs et le navet ses feuilles (2). C'est le temps où pas une femme n'est meublée sans cabinets de la Chine, sans magots achetés à l'homme de la rue du Roule (3); et ne semble-t-il pas qu'il y ait un goût de chinoiserie dans ses plaisirs, dans ses modes, dans le caprice de ses distractions?

Au milieu de ces fantaisies et de ces enfantillages d'un instant, la femme retrouve un travail que toutes les femmes adoptent, que le bon ton consacre, et qui fait tomber en désuétude tous les autres ouvrages et même la tapisserie au petit point. On voit reparaître et se répandre la mode des nœuds (4), mode charmante. En occupant les doigts de la femme d'un travail léger et négligent, en lui faisant tantôt allonger, tantôt *crochir* le petit doigt, elle laisse son corps sur une chaise longue; elle lui permet de s'abandonner coquettement aux grâces de la nonchalance éveillée, de la paresse qui semble faire quelque chose. Plus de femmes qui ne marchent armées de ces jolies navettes, de ces navettes dont Martin le peintre vernisseur fera des bijoux d'art, « petits magasins des grâces, » comme on les appelle,

(1) Lettres d'Horace Walpole, *Paris*, 1818.

(2) Journal de Collé, *Paris*, 1805, vol. III.

(3) Angola, vol. 1.

(4) Cette mode n'était que renouvelée; car déjà en 1718 les Carmélites offraient à la mère du Régent un sac à nœuds. (*Lettres de la Duchesse d'Orléans*)

que bientôt l'on ne voudra plus qu'en nacre, en acier, ou en or. Et où ne fait-on point de nœuds? On en fait chez soi par tenue, dans sa chambre par air, dans son boudoir par désir de plaire, par embarras ou par décence. On en fait dans le monde, on en fait au spectacle; et l'on voit dans les salles de théâtre, pendant que l'on joue, les dames tirer l'une après l'autre une navette d'or d'un sac brodé et se mettre à faire des nœuds d'un air fort appliqué, et en ne regardant guère que le public (1).

Puis vers 1770, les nœuds et le filet, qui semble venir après les nœuds, ne sont plus le goût du jour : on parfile. On parfile des galons, des épauettes, toute passementerie où il y a de l'or. On parfile pour parfiler, et aussi pour faire sur son parfilage des bénéfices de cent louis par an (2). Le gain se mêlant ici à la mode, ce fut une furie qui fit taire un moment dans les sociétés jusqu'à l'amour du jeu. L'excès devint tel qu'un homme entrant dans un salon où l'on parfilait, assailli par les parfileuses, sortait de leurs mains, de leurs ciseaux, l'habit entièrement dégalonné. C'est le moment où pour rappeler la femme à la discrétion, à l'honnêteté, le duc d'Orléans imagine la charmante perfidie de faire mettre à son habit des brandebourgs d'or faux qu'il laisse sans rien dire découdre par les dames dans le salon de Villers-Cotterets, et parfiler avec de l'or vrai (3). Corrigée de ces violences, la femme trouva bientôt dans le commerce mille objets de parfilage. Les fabriques filèrent

(1) Lettres de madame *** à une de ses amies sur les spectacles, 1745.

(2) Mémoires de madame de Genlis, vol. 10. Dictionnaire des étiquettes.

(3) Correspondance de Grimm, vol. 8.

pour elle l'or en toutes sortes de jouets. Au jour de l'an de l'année de 1772, l'on vit une boutique pleine de pièces d'or à parfiler pour étrennes : bobines à tout prix, meubles, fauteuils, cabriolets, écrans, cabarets, tasses à café, pigeons, poules, canards, moulins, danseurs de corde. Pendant une dizaine d'années, l'usage, la vogue dura des cadeaux en parfilage d'homme à femme et surtout de femme à femme : c'était la surprise et le souvenir de l'amitié. Madame du Deffand envoyait à la duchesse de la Vallière un panier rempli d'œufs de parfilage (1), à Madame la maréchale de Luxembourg une chaise de parfilage, enveloppée dans ces vers que Grimm lui dispute pour les donner à qui ? à M. Necker !

Vive le parfilage !
Plus de plaisir sans lui.
Cet important ouvrage,
Chasse partout l'ennui.
Tandis que l'on déchire
Et galons et rubans
L'on peut encore médire
Et déchirer les gens (2).

Dans le monde, à la maison, c'est la grande occupation de toutes les heures où l'on a les mains libres ; c'est la ressource de toutes contre l'oisiveté, et l'on n'entend entre femmes que ce dialogue : « Mon cœur, avez-vous du gros or ? — Assurément, de l'or de bobine ? — Je n'en parfile jamais d'autre. — En voulez-vous un *fagot* ? Allons, je vais vous en donner un *fagot*, c'est tout ce que j'aime de faire un *fagot* (3). »

En ce temps de la fin du siècle quand la journée est

(1) Correspondance de Grimm, vol. 9.

(2) Id. vol. 8.

(3) *Les Dangers du Monde*. Théâtre de société par madame de Genlis.

finie, la femme a pour employer sa soirée toutes les maisons, toutes les réunions, toutes les fêtes dont tout à l'heure nous donnions la liste et la physionomie. Elle a encore tous les spectacles de Paris, où elle va, non point en grande loge, mais selon l'usage suivi, en petite loge (1), dans une loge masquée par des stores ; petit salon commode, entouré tout à la fois de monde et de mystère, où Lauzun et madame de Stainville se donnaient leurs rendez-vous. On y arrive en déshabillé, on y apporte son épagneul, son coussin et sa chaufferette. On y échappe aux importuns qui assiègent une femme avant l'heure du souper (2). On y reçoit le monde qu'on veut, et on y tient tout haut une conversation dont on n'interrompt le babil et les éclats que pour regarder par le morceau de verre de son éventail les entrants et les sortants sans qu'ils vous voient. Innovation charmante qui est une fortune pour les Comédiens français, et leur fait remanier leur salle : une partie du parterre est supprimée pour augmenter le nombre de ces petites loges dont chacune rapporte par an 4,800 livres à la Comédie (3).

Mais la femme a pour se distraire mieux encore que tous les spectacles : elle a le théâtre où elle joue, le théâtre de société.

C'est une fureur, une folie que le théâtre de société dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le goût de jouer la comédie gagne toutes les classes. Il va des petits appartements de Versailles aux sociétés drama-

(1) Ah ! quel conte !

(2) Correspondance de Grimm, vol. 13.

(3) Tableau de Paris (par Mercier), vol II et X.

tiques de la rue des Marais et de la rue Popincourt (1). La *mimomanie* règne dans le grand monde. Elle éclate dans tous les coins de Paris (2). Elle se répand dans les campagnes aux environs de Paris. Un petit théâtre se dresse dans les hôtels, un grand théâtre se monte dans les châteaux. Toute la société rêve théâtre d'un bout de la France à l'autre, et il n'est pas de procureur qui dans sa bastide ne veuille avoir des tréteaux et une troupe. Les spectacles de société ont leurs deux grands auteurs, M. de Moissy, peintre moraliste en détrempe, et Carmontelle, peintre de ridicules à gouache (3). Les grandes dames ne peuvent plus vivre sans théâtre, sans une scène à elles; et lorsque madame de Guéménée est exilée après la « souveraine banqueroute » des Guéménée, que fait-elle tout d'abord en arrivant au lieu de son exil? Elle appelle des tapissiers, et leur fait arranger un théâtre (4).

Comptez toutes ces scènes où se presse la plus grande compagnie de France, dont les entrées sont si recherchées, et qui font rage au carême et surtout pendant la clôture des spectacles (5): — théâtre de Monsieur où se donnent les drames historiques de Desfontaines, les comédies-parades de Piis et Barré (6); théâtre au Temple, chez le prince de Conti, où Jean-Jacques Rousseau fait jouer son grand opéra, les *Neuf Muses*, déclaré injouable par toute la société du Temple (7); théâtre à l'Île Adam où

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. 7.

(2) Le Babillard, chez Jean François Bastien, 1778 vol. 1.

(3) Correspondance de Grimm, vol. VII.

(4) Mémoires de la République des lettres, vol. 21.

(5) Correspondance de Grimm, vol. 10.

(6) Correspondance secrète, vol. II.

(7) Mémoires de la République des lettres, vol. III.

le *Comte de Comminges*, le drame d'Arnaud, fait pleurer toutes les femmes (1); théâtre de madame de Montesson, où madame de Montesson figure dans ses pièces en véritable comédienne, et rappelle, dans les autres, le jeu de mademoiselle Doligny, de mademoiselle Arnould, et de madame Laruette (2); théâtre chez la duchesse de Villeroy où les comédiens français représentent, avant de le jouer sur leur scène, l'*Honnête criminel*; théâtre chez le duc de Grammont à Clichy, où Durosoy fait un rôle dans sa tragédie du *Siège de Calais*, et où paraissent les demoiselles Fauconnier; théâtre chez le baron d'Escalapon au faubourg Saint-Germain, où a lieu la représentation au bénéfice de Molé dont les six cents billets sont placés avec tant d'empressement par les femmes de la cour (3); théâtre à Chilly chez la duchesse de Mazarin qui offre à Mesdames la représentation de la *Partie de chasse de Henri IV* (4); théâtre chez M. de Vaudreuil à Gennevilliers où le *Mariage de Figaro* est représenté pour la première fois (5); théâtre de M. le duc d'Ayen à Saint-Germain, où sa fille, la comtesse de Tessé, et le comte d'Ayen déploient tant de talents dans un drame de Lessing traduit par M. Trudaine (6); théâtre de M. de Magnanville à la Chevrette, le théâtre de société modèle, supérieur même au théâtre de madame de Montesson par le goût, la magnificence, le local, les décorations, les auteurs, les acteurs, les actrices même; le théâtre

(1) Mémoires de la République des lettres. vol. II.

(2) Correspondance de Grimm, vol. IX et X.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. III.

(4) Id. vol. IV.

(5) Correspondance de Grimm, vol. XII.

(6) Id. vol. IV.